

**Communication
de Monsieur Jean-Claude Bonnefont**

∞ ♦ ∞

Séance du 20 février 2004

∞ ♦ ∞

La Reine Marie LESZCZYNSKA (1703-1768)

Marie Leszczyńska fut reine de France pendant 43 ans, ce qui constitue un record de longévité et pourtant son nom est presque oublié de l'histoire. Si les Lorrains la connaissent un peu mieux, c'est parce qu'elle fut la fille du roi Stanislas. Mais la connaissent-ils vraiment ? On est en droit d'en douter : elle n'apparaît jamais que dans la grisaille, à l'arrière plan du tableau où ressortent vivement les personnages célèbres du siècle des Lumières.

Les historiens sont sans doute les premiers responsables de cet oubli et de ce désamour qui ne fait que refléter celui qu'on prête à Louis XV. Pour eux, l'importance des hauts personnages est mesurée à l'influence qu'ils ont exercée sur les grands événements du monde (ou du moins ceux qu'ils considèrent comme tels).

Confinées dans un rôle obscur malgré les apparences, car surtout familial et protocolaire, les reines sont facilement reléguées aux oubliettes de l'histoire, dès lors qu'elles n'ont pas exercé les fonctions de régente, à moins qu'elles n'aient défrayé la chronique par quelque scandale bien croustillant ayant éclaboussé le prestige de la couronne.

Lorsqu'une reine comme Marie Leszczyńska n'a attaché son nom à aucun des grands faits dont parlent les manuels, et lorsqu'en plus, elle a vécu dans l'ombre, et plutôt à contre-courant des mouvements qui ont agité son époque, faut-il s'étonner qu'ils aient détourné leur regard de la trop vertueuse souveraine polonaise ?

Il y aurait certainement beaucoup à dire sur une telle conception de l'histoire, que l'on tend d'ailleurs à corriger aujourd'hui. Le mouvement philosophique du XVIII^{ème} siècle a eu ses grandes vedettes, qui ont attiré l'attention sur eux par leur audace et leurs provocations soigneusement calculées, il a eu aussi ses détracteurs virulents, qui ont souvent sombré dans le ridicule. Mais s'est-on suffisamment préoccupé de cette masse flottante intermédiaire, de cette majorité silencieuse, si j'ose dire, qui adhéraient aux Lumières avec modération, sans en approuver les outrances, et dont l'entourage de la reine était assez représentatif ? La question vaudrait d'être posée. Mais ce n'est pas notre propos aujourd'hui.

Marie Leszczyńska a été victime de quelques jugements sévères, généralement portés par des contemporains qui la connaissaient mal. On dit que les Parisiens, qui l'avaient vue de loin, lors de son avènement, trouvaient *«qu'elle n'avait pas l'air d'une reine»* ; sans doute n'était-elle pas encore tout à fait entrée dans son rôle et manquait-elle de majesté. Beaucoup de Français, qui avaient alors conscience d'appartenir à la nation la plus policée de l'univers, lui reprochaient d'être restée trop polonaise, notamment par la vivacité de ses démonstrations et par sa dévotion, que l'on jugeait excessive.

Le marquis d'Argenson, dans ses mémoires^[1], résume assez bien ces opinions négatives, en prétendant que Marie était assez sotte, qu'elle avait peu d'idées qui vinssent d'elles-mêmes, qu'elle était dévote à l'excès et qu'elle marquait les mêmes égards à tout le monde, sans faire assez de distinction entre les gens.

Si Marie a été ainsi dépréciée par divers témoignages défavorables, il faut reconnaître qu'elle a été aussi et tout autant victime de toutes les belles âmes bien intentionnées, qui ont chanté ses louanges sans aucun discernement, et qui en ont donné un portrait trop hagiographique, comme s'ils avaient eu à instruire le procès de sa béatification. Je place au premier rang de ce groupe l'abbé Proyart qui, à grand renfort de confidences de domestiques et de murmures de sacristie, a construit de la reine une image trop édifiante pour correspondre vraiment à la réalité^[2].

Nous disposons heureusement, en sens inverse, du témoignage plus véridique de personnes qui ont réellement connu la reine, reçu ses confidences et vécu dans son intimité. Ce sont le duc de Luynes, dont l'épouse était la dame d'honneur de Marie Leszczyńska, et qui a laissé 17 volumes de Mémoires^[3], qui ont surtout le mérite de nous montrer la vie de la reine au jour le jour, le président Hénault, membre de l'Académie française et intendant de la Maison de la Reine, le comte d'Argenson, mieux disposé envers elle que son frère, sans oublier Madame

du Deffant, qui nous a laissé un très beau portrait de la souveraine, désignée sous le nom de Thémire^[4]. Nous possédons en outre les lettres échangées entre la reine et les personnes de son entourage, ainsi que celles adressées par Stanislas à sa fille^[5]. Quant aux panégyriques prononcés après la mort de la reine, ils ne sont pas tous dénués d'intérêt: si celui du chevalier de Solignac est d'une platitude désolante, ceux des deux frères Coster, documentés aux meilleures sources et qui ne versent pas dans l'hagiographie, nous donnent une idée assez exacte de l'image laissée par la reine après sa mort^[6].

Nous n'avons évidemment pas la possibilité de raconter ici la vie de la Reine, dont vous trouverez la chronologie sur une feuille séparée, mais plutôt de découvrir sa personnalité à travers un certain nombre d'événements décisifs et révélateurs. Nous examinerons successivement son mariage, ses relations difficiles avec son époux, sa piété, la vie de la reine dans l'intimité, ses relations avec ses enfants et avec son père. Et tout cela nous conduira à une conclusion qui consiste à dire qu'elle fut, en accord avec son siècle ou peut-être même en avance sur lui, ce que les historiens de la littérature ont appelé une «âme sensible».

Le mariage de Marie Leszczyńska.

Ce mariage romanesque est le seul épisode de sa vie qui ait réellement retenu l'attention des historiens : en raison de son caractère inattendu, extraordinaire, et des conséquences politiques qu'il a eues à moyenne et longue échéance, notamment pour la Lorraine. Il a été présenté généralement, et dès cette époque comme une opération politique assez tortueuse que je résume très brièvement ici. Lorsque Philippe d'Orléans exerçait la régence, le jeune Louis XV avait été fiancé à une princesse espagnole qui avait sept ans de moins que lui : leur union ne pouvant pas être féconde avant de longues années^[7], cette situation pouvait être favorable à la maison d'Orléans, car le roi, de santé fragile, disait-on, aurait pu mourir sans enfant.

Après la mort du Régent, en 1723, le premier ministre, le duc de Bourbon, qui appartenait à une autre branche de la famille, celle des Condé, et qui détestait les Orléans, souhaite au contraire marier le roi au plus vite, et avec une princesse susceptible de donner le plus vite possible un héritier au trône^[8]. Inquiet pour la santé du roi, il renvoie la jeune infante et se met en quête d'une candidate. Parmi elles, il y a Marie Leszczyńska, avec qui la maîtresse du duc, Madame de Prie, avait envisagé dès 1721 de marier le duc de Bourbon lui-même. Lorsque le peintre Pierre Gobert, arrive de sa part à Wissembourg le 24 février 1725 pour faire le portrait de Marie, Stanislas peut croire qu'il s'agit d'une résurgence de cet ancien projet.

Il n'en était rien, et Marie figurait sur la liste des épouses possibles du jeune roi. Le portrait arriva à Marly le 21 mars. Louis XV fut aussitôt conquis et donna son accord le 31 mars. Or il se trouve que Pierre Gobert, avait imité de très près un autre portrait fait par Jean-Baptiste Santerre et représentant en 1710 la duchesse de Bourgogne, la mère que Louis XV n'avait jamais connue. Est-ce simple paresse de la part du peintre ? Est-ce au contraire une machination soigneusement élaborée ? Quoi qu'il en soit, la similitude des deux tableaux a probablement influencé de façon inconsciente la décision du roi : Marie Leszczyńska lui est apparue comme une sœur aînée qui devait remplacer d'un point de vue affectif pour lui la mère trop tôt disparue.

Mais comme il arrive toujours en histoire, derrière l'anecdote complaisamment répétée, se cachent d'autres réalités, plus secrètes. Il se peut que Madame de Prie ait été elle-même manipulée par son grand ami, le financier Pâris Duverney ; il avait prêté de l'argent à Stanislas et trouvait dans le mariage de Marie un moyen inespéré de rentabiliser ce placement ! Il faudrait aussi mettre mieux en lumière le rôle de l'Église. Dès que la candidature de Marie a été évoquée, tout son réseau de renseignement s'est mis en marche, avec à un bout de la chaîne le cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, ami et protecteur de Stanislas, et à l'autre bout, le cardinal de Fleury, précepteur du roi, très écouté de lui et sans l'approbation duquel Louis XV n'aurait certainement jamais donné son accord. Entre les deux, les jésuites pourraient avoir servi de courroie de transmission. Alors que Marie n'a pas encore quitté Wissembourg, un jésuite du Collège de Strasbourg, nommé Patouillet, envoie des poèmes à la future reine, dans laquelle il décrit parfaitement ses qualités.

C'est le même Patouillet qui a fait représenter le 23 juillet à Strasbourg, devant le roi et la reine de Pologne et leur fille, une pièce allégorique intitulée *Le Mérite heureux*^[9]. Il existait certainement alors en France un parti qui, dans la lignée de Fénelon, souhaitait une royauté à visage plus humain, plus réellement et plus profondément inspirée par les vertus chrétiennes, qu'on n'avait pas trouvée sous le règne précédent^[10]. L'allocution prononcée par le cardinal de Rohan lors du mariage du Roi mettait à juste titre l'accent sur le caractère de cette union entre deux jeunes gens d'une grande piété : «*Dieu vous donne une princesse qu'il a formée selon son cœur et qu'il a remplie de sa crainte et de son amour ; en vous la donnant, il va répandre sur vous les bénédictions qui sont attachés aux mariages véritablement chrétiens. La piété de cette princesse animera la vôtre, ses exemples édifieront votre cour*»^[11]. En entendant ces paroles, Marie pouvait se dire que son rôle se trouvait ainsi parfaitement défini et elle s'est sans doute juré d'y être fidèle.

J'ai insisté sur ce mariage, parce qu'il donne une des clés du comportement de la reine. Les circonstances du mariage de Marie, aux yeux de Stanislas comme à ceux de sa fille, ont été considérées comme miraculeuses. Tous les deux ont cru avoir reçu à cette occasion une grâce spéciale, une intervention manifeste de la Divinité et cet épisode de leur vie a certainement contribué à donner à leur foi chrétienne un caractère inébranlable^[12].

L'épouse et la mère.

Féruée d'histoire, nourrie des conseils de son père et des recommandations de ses confesseurs, Marie connaissait exactement et avait accepté sans réserve la nature des devoirs d'une reine de France : on lui demandait d'assurer la continuation de la lignée en donnant au trône un héritier et d'être d'une fidélité absolue à son époux, pour que cet héritier fût indiscutablement considéré comme légitime.

Elle fut dès le début pour le jeune roi une épouse aimante et lui donna en dix ans dix enfants. Bien qu'on le lui eût fait sentir amèrement, et que le Roi lui-même eût manifesté devant elle son impatience et ses déceptions, après la naissance des premières filles, ce ne fut pas de sa faute si parmi ces dix enfants, il n'y eut que deux garçons, dont l'un, le duc d'Anjou, mourut en bas âge.

Quelle mère fut Marie Leszczyńska pour ses enfants ? Les règles de la Cour, auxquelles elle devait se soumettre, ne lui permettaient pas de s'en occuper elle-même, et elle ne pouvait les voir que quelques instants dans la journée. On sait en outre que, pour des raisons d'économie, le cardinal de Fleury lui a imposé, en 1738, l'éloignement de ses dernières filles, pour lesquelles il était trop coûteux d'entretenir la nombreuse domesticité prévue par le protocole.

On les a envoyées au couvent de Fontevault, où l'une d'elles, la première Louise, est morte sans revoir sa mère. Certains^[13] lui ont reproché de ne jamais être allée les voir là-bas. C'est oublier que la reine ne pouvait se déplacer de sa propre autorité et que ce voyage, auxquelles de nombreuses personnes auraient participé, aurait été très coûteux. Le roi a cherché à la consoler de cette absence en lui faisant faire les portraits de ses filles par Nattier.

Dans la vie de tous les jours, nous voyons Marie très attentive à l'éducation des enfants qui lui restent à Versailles. Elle organise pour eux de petits bals privés, pendant lesquels on leur enseigne les bonnes manières. Elle s'enquiert des précepteurs qui sont donnés au dauphin, et elle fait renvoyer l'abbé Alary, fondateur du Club de l'Entresol, sur lequel planent des soupçons d'idées trop peu conformistes. Une anecdote la

peint parfaitement. Elle avait demandé en 1744 à un célèbre physicien de l'époque, l'abbé Nollet, de l'Académie des Sciences, de venir donner des leçons de physique à ses enfants. Elle a tenu à y assister elle-même et lorsque la série des cours a été terminée, au lieu de charger quelqu'un de récompenser l'abbé, elle a voulu le faire elle-même, en achetant pour lui et en lui remettant en propre un ouvrage scientifique qu'il avait choisi. Elle avait certainement beaucoup d'amour pour le jeune dauphin, un fils selon son cœur, qui se montrait très pieux et qu'on nous représente comme très attaché à sa mère.

On raconte une autre anecdote qui peint à la fois son amour pour son fils et le caractère expansif de la reine. Le dauphin était tombé malade de la petite vérole en août 1752 ; devant la perplexité des autres médecins, le docteur Dumoulin avait pris seul la décision de le soigner. Quand la reine arriva au chevet de son fils, il était sauvé. Que fit-elle ? Elle embrassa spontanément le docteur Dumoulin, qui se tourna vers ses confrères en disant : *«Messieurs, je vous prends à témoin, la reine me prend de force»*.

Elle a trouvé moins de satisfaction auprès de son époux. Pourtant, les sept premières années du mariage avaient été sans nuages. Les courtisans, qui auraient voulu procurer au roi une maîtresse pour s'attirer des faveurs, se désespéraient de cette fidélité royale. Il semble pourtant qu'en 1733, le roi ait eu une première maîtresse cachée. Stanislas fut sans doute un des premiers à avertir sa fille, en 1734, de la probable infidélité de son mari. Le roi, qui était d'un naturel très timide, et à qui les femmes trop belles devaient faire peur, avait jeté son dévolu sur Louise Julie de Mailly (1710-1751), qui était brune, potelée, bonne, modeste et ressemblait un peu à la reine. Sincèrement amoureuse du roi, elle avait parfaitement accepté de tenir leurs amours cachées, et naturellement, pendant ce temps, le roi continuait à faire des enfants à sa femme.

L'annonce officielle de l'infidélité du roi n'a été faite qu'en 1738. On connaît l'événement : cette année-là, pour Pâques, il refuse de toucher les malades souffrant des écrouelles ; le roi de France peut les guérir, mais seulement s'il est en état de grâce : tout le monde comprend alors que le roi se considère en état de péché. Cette révélation a besoin d'être replacée dans un contexte.

Le désaccord survenu entre les époux royaux n'a rien de très étonnant en soi. La différence d'âge de près de 7 ans qu'ils avaient au moment du mariage n'avait pas été un obstacle à leur entente, bien au contraire : Louis XV était un garçon très précoce physiquement et intellectuellement et il aurait certainement peu apprécié une adolescente de son âge. Mais avec le temps, tout a changé : à 35 ans, la reine est déjà

une femme mûre, très rangée, tandis qu'à 28 Louis XV est encore un jeune homme qui cherche à s'amuser. Il aime à courir les bals masqués avec ses amis et on le voit la nuit se promener avec eux sur les toits du palais de Versailles pour surprendre à leur fenêtre les belles dames qui logent aux étages supérieurs.

Il faut ajouter à cela que le caractère de Louis XV ne se prête guère aux tendres effusions conjugales. Conseillé par Fleury, Louis XV se méfiait de sa femme et de l'influence qu'elle pouvait prendre sur lui. Il se montrait froid, réservé, secret avec elle. Celle-ci avait de la peine à lui parler franchement et à épancher ses sentiments. Nous possédons deux lettres d'elles, écrites au cardinal de Fleury alors que le roi est absent : c'est le premier ministre qu'elle charge de faire souvenir au roi qu'il a une épouse qu'il aime et qui pense à lui !^[14].

Le duc de Luynes nous livre encore une autre version du désaccord survenu entre les époux. Le reine, ayant éprouvé à la chasse un petit accident de santé (probablement une fausse couche), ses médecins lui ont conseillé de suspendre ses relations avec son mari. Ce dernier, vexé d'avoir trouvé la porte close (ce qu'une reine de France ne devait faire en aucun cas !), a dès lors cessé d'avoir des relations sexuelles avec sa femme. Je crois qu'il faut attacher beaucoup d'importance à cet incident. A cette date, Marie était certainement au courant des infidélités multiples de son mari. Elle a toute sa vie pris la médecine très au sérieux. Elle avait certainement une raison médicale grave pour manquer ainsi à son devoir d'état. Il n'est pas impossible, bien que cela ne soit dit nulle part, qu'elle ait craint aussi une contamination sexuelle de la part de son mari, qui multipliait dangereusement ses partenaires.

Il est sûr que Louis XV, qui a sans doute vu en cette occasion une autorisation tacite donnée à sa liberté sexuelle, en a très facilement pris son parti. On connaît le propos qui lui a été prêté à l'occasion de la naissance de sa dernière fille : « *Celle-là, ce sera Madame dernière !* ». En cessant leurs relations, les deux époux pouvaient avoir la conscience tranquille puisque le dauphin, âgé de 9 ans en 1738, avait passé le cap des dangereuses maladies de l'enfance : on pouvait espérer qu'il vivrait et ne tarderait pas à se marier pour continuer la dynastie des Bourbons.

Mais quel comportement Marie devait-elle adopter lorsque l'infidélité du roi est devenue publique ? On nous dit qu'elle a d'abord cherché à lutter contre ses rivales, en demandant à participer aussi aux chasses pendant lesquelles son époux les rencontrait. Elle a dû très vite renoncer à ce combat, qui était perdu d'avance : comment lutter contre la jeunesse des belles favorites et contre toute une partie de la cour qui trouvait intérêt aux débauches du roi. Elle a certainement été très jalouse, et

elle a souffert aussi de multiples humiliations : Madame de Vintimille et sa soeur la duchesse de Châteauroux, qui étaient de naissance très élevée, faisaient sentir à la reine qu'elle appartenait à une famille étrangère assez obscure.

Elles étaient toutes les deux dames du palais de la reine ; à ce titre, les jours où elles étaient de service, elles devaient rester le soir auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme, et la reine faisait semblant de dormir aussitôt, en pensant : «*Je les libère pour qu'elles aillent rejoindre plus vite mon mari*»^[15]. Elle aurait dû les détester, mais en bonne chrétienne, elle les plaignait aussi, comme elle plaignait son mari ; et quand la duchesse de Châteauroux, puis Madame de Vintimille sont mortes, toutes les deux très jeunes, elle a dû y voir une punition du Ciel^[16].

Avec Madame de Pompadour, et bien qu'on ait voulu représenter la reine et la favorite à la tête de deux coteries rivales, il semble que les rapports de la reine aient été meilleurs. D'abord parce que la nouvelle favorite était d'origine bien plus modeste que les sœurs de Mailly-Nesle : elle avait donc toutes raisons de respecter la souveraine, pour faire admettre plus facilement son ascension. Ensuite parce que plus intelligente que ses devancières, et voulant conserver son influence sur le roi même si elle était supplantée par d'autres maîtresses, Madame de Pompadour était la première à demander au roi de manifester toutes sortes d'égards envers sa femme.

On rapporte des mots de la favorite qui manifestent son admiration pour la reine, «une sainte», et après la mort de sa fille Alexandrine, la marquise a même songé sérieusement à se convertir. Mais Marie n'était pas dupe; elle avait d'abord refusé de prendre Madame de Pompadour comme dame du palais, avant que le roi ne la lui impose. On trouve dans la correspondance de Madame de Graffigny une anecdote rapportée dans toute la cour, qui peint à la fois la diplomatie, l'ironie et la finesse de Marie Leszczyńska. Le Roi avait, suivant la coutume, donné des étrennes à sa femme : à la suggestion de Madame de Pompadour, il lui avait offert une très belle montre. La Reine accepta le présent et, sachant à qui elle le devait, le fit porter à son tour comme étrennes à Madame de Pompadour. Et Madame de Graffigny ajoute : «*Tout le monde en fut content*».

Cependant, la reine finit par prendre son parti des infidélités de son mari. Elle s'arrange une petite vie tranquille et agréable, avec les amis qui lui sont chers, et en trouvant dans la religion des raisons de rester fidèle à ses devoirs. Cette femme vieillissante fait pâle figure auprès de la favorite rayonnante, entourée des écrivains les plus en vogue, des artistes les plus brillants. Le témoignage cruel que nous donne le prince de

Ligne est très révélateur de ce contraste : *«Après la ronde des révérences qu'on me fit faire chez tous les individus de la famille royale, on me conduisit chez une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première»*.

Délaissée par son mari, Marie aurait pu, comme beaucoup de femmes l'auraient fait à sa place, reporter tout son amour sur son fils. Mais elle avait trop d'intelligence et trop de cœur pour jouer les belles-mères abusives.

Après la mort en couches de la première épouse du Dauphin, une princesse espagnole, les besoins de la politique étrangère de la France lui ont donné comme seconde femme Marie-Josèphe de Saxe, qui était la fille d'Auguste de Saxe, celui-là même qui avec l'aide des Russes, avait évincé Stanislas du trône de Pologne ! Une autre qu'elle aurait sans doute détesté sa nouvelle bru. Mais les deux femmes, dévotes l'une et l'autre, rapprochées par une origine commune, par les malheurs de leurs deux familles et assez semblables par l'éducation, se sont parfaitement entendues !^[17].

La vie de la reine au quotidien.

Dans les limites que lui fixe un protocole encore très contraignant, la reine a su se ménager un espace de liberté. A Versailles, elle se retire plusieurs heures par jour, le matin et l'après-midi, dans ses petits appartements. Elle prie dans son oratoire, elle lit des livres religieux, mais surtout des ouvrages historiques, elle fait de la musique, de la peinture, de la tapisserie, de la couture. C'est une femme cultivée, qui connaît cinq langues, dont le latin, et qui aime à discuter de littérature avec deux académiciens qui vivent à ses côtés : le poète Moncrif, qui est son «lecteur» depuis 1744 et surtout le président Hénault, qui est à partir de 1754 le surintendant de sa Maison^[18].

Elle reçoit aussi bien de hauts dignitaires de l'Église que de jeunes abbés, qui servent souvent d'intermédiaires pour ses gestes de charité. Le duc de Luynes exprime pour elle une admiration nuancée de scepticisme lorsqu'il nous apprend qu'elle lit le philosophe Malebranche : le comprend-elle vraiment ? A son habitude, elle veut parler de ses lectures, savoir ce que les autres en pensent, car la reine aime la discussion : *«La reine permet, aime que l'on ose disputer contre elle... et dans la dispute, elle veut des raisons»*, souligne encore le duc. Dans ces conditions, on trouve très injuste le reproche du marquis d'Argenson qui trouve que la reine n'a pas d'idées à elle!

Ces entrevues se passent souvent en tête à tête, mais la reine a une telle réputation de vertu que personne ne trouve rien à y redire^[19]. Elle

ne cesse pourtant pas d'être une femme, très sensible aux flatteries : peut-être a-t-elle besoin d'être rassurée sur elle-même^[20]. Elle a certes éloigné d'elle, par devoirs et avec bien des regrets, des jeunes gens qui lui portaient une admiration excessive^[21].

Mais elle acceptait volontiers les hommages des hommes, les compliments des hommes de lettres de son entourage, et Madame du Defand a très bien souligné cet aspect du caractère de la reine, lorsqu'elle écrivait en 1748 : *«Les agréments ont tant de pouvoir sur Thémire, qu'ils lui font souvent tolérer les plus grands défauts; elle accorde son estime aux personnes vertueuses, son penchant l'entraîne vers celles qui sont aimables ; cette faiblesse, si c'en est une, est peut-être ce qui rend Thémire charmante»*. Marie Leszczyńska admettait même les allusions quelquefois osées du comte de Tressan, qu'on traitait de plus aimable des vauriens et auquel on imposait la traduction en vers français d'un psaume comme pénitence de ses fredaines !^[22].

Tous les témoins rapportent que Marie était d'humeur gaie : elle souriait facilement et s'amusait de petits riens. On le lui reprochait parfois, car ses contemporains ne comprenaient pas son humour, fait de dérision et souvent dirigé contre elle-même. Quand elle découvrait un ridicule chez un personnage, elle n'exerçait pas une ironie mordante, mais se contentait de l'égratigner légèrement, avec le sourire, jamais avec méchanceté. On cite le cas d'un vieux gentilhomme qui s'attardait à énumérer devant la reine ceux de ses aïeux qui avaient donné leur vie au service du roi. La reine, un peu lassée de l'entendre, lui dit gaiement : je rends grâce au Ciel que vous soyez resté en vie pour me raconter leurs exploits.

La reine éprouve beaucoup d'amitié pour la duchesse de Luynes, qui est sa dame d'honneur. Il lui arrive souvent le soir d'aller souper sans protocole chez le duc de Luynes et son épouse. Pour se faire une idée de la profondeur de cet attachement, il faut lire les lettres que la reine a écrites à la duchesse, lorsque cette dernière a été atteinte de la petite vérole : elle a écrit presque chaque jour à son amie ou à son mari !^[23] Dès la quarantaine finie, elle insiste pour la voir, puis lui donne un congé pour qu'elle puisse se rétablir davantage.

La reine aimait les arts, même si elle n'avait que des aptitudes médiocres. Elle jouait de la guitare, de la vielle, du clavecin, en riant elle-même de ses propres fautes. Mais avant l'avènement de Madame de Pompadour, c'est elle qui composait les programmes musicaux de la Cour, avec beaucoup de goût. La peinture est devenue sa grande passion ; c'est un goût qu'elle semble avoir hérité de son père^[24]. Le duc de Luynes nous apprend que le 1^{er} janvier 1754, elle avait offert en étren-

nes à Louis XV la copie qu'elle avait faite d'un tableau de Jean-Baptiste Oudry (1686-1755); il y ajoute ce commentaire : *«Quoiqu'elle ne sache point dessiner, elle sait peindre et s'en amuse, et y réussit assez bien; elle avait commencé de peindre des estampes, elle s'est mise à peindre à l'huile»*.^[25]

Mais la famille royale s'échappe de Versailles chaque fois que la chose est possible. La reine aime beaucoup les résidences de la région parisienne, où l'on peut vivre plus librement, avec un protocole allégé. A la fin de sa vie, toutefois, elle se plaint du séjour à Marly, où elle trouve le salon trop turbulent et où il y trop de courant d'air : elle a toute sa vie été très frileuse^[26]. Fontainebleau, malgré les bons souvenirs du début de son mariage, ne trouve pas davantage grâce à ses yeux : *«J'ai des vapeurs à Fontainebleau... Les vents coulis sont terribles... Nous avons beaucoup de spectacle et beaucoup de monde, et j'ai une petite cellule où je ne suis pas fâchée de me retrouver pour me détester délicieusement»*.^[27]

Compiègne, où le château était bien plus modeste qu'aujourd'hui, est jusqu'à la fin le lieu de séjour préféré de la reine. Elle y échappe aux divertissements habituels de la cour. Il faut certes parfois aller au camp pour assister aux exercices militaires, mais elle y trouve son plaisir lorsque le dauphin est présent. *«Je me promène le plus que je peux ; je vais quelquefois chez mes Mères (les carmélites de Compiègne) pour y chercher la paix; vous savez que je l'aime»*. Certaines phrases de ses lettres ont une tonalité qui évoque Rousseau ; elle écrit au président Hénault en 1753 : *«Je vous dirai donc tout simplement que je suis à ma fenêtre, au bord d'un fort joli parterre, entendant un concert d'oiseaux, découvrant une campagne très agréable où j'aperçois un troupeau de moutons»*.

Mais, dans les dernières années de sa vie, avec les deuils, la mélancolie s'installe. On travaille à un nouveau jardin dont elle dit qu'elle ne verra jamais la fin, mais qui risque de modifier son paysage familial. Elle écrit en 1766 des lignes qui rendent un son préromantique : *«Ma petite maison et mon petit jardin existent toujours ; mes Carmélites que j'aime et qui font ma consolation et ma paisible solitude. D'ailleurs, j'aime Compiègne, mais il me rappelle des choses bien tristes : le commencement de la maladie de mon pauvre fils, mon voyage de Commercy; ces deux malheurs ne sortent pas de mon cœur»*.

La reine, on le voit par ces citations, était ce qu'on a appelé alors une «âme sensible». Et cette sensibilité très vive colorait aussi sa foi, ce qui explique sans doute que son comportement religieux n'ait pas toujours été bien compris. Très instruite de la religion catholique, elle n'hésitait pas à critiquer devant ses amis les sermons des prédicateurs, qu'elle trouvait souvent trop vides^[28]. En matière de dogme, elle se montrait d'une parfaite orthodoxie: elle était très éloignée du jansénisme, et répétait

que sur ces questions, elle faisait entièrement confiance au Pape^[29] et à la hiérarchie officielle de l'Église de France. Mais il est clair, par tous les témoignages que nous possédons, qu'elle préférerait aux grandes démonstrations publiques une religion plus intime, des élans vers Dieu qui partent du cœur. Avec son père, elle a joué un grand rôle pour établir en France la dévotion du Sacré-Cœur^[30]. Quelques anecdotes peignent parfaitement la sincérité de sa foi et la délicatesse de ses sentiments : un jour de mercredi des Cendres, elle reste quelques minutes en adoration après avoir reçu les cendres, pour laisser aux autres femmes qui auraient dû la suivre aussitôt si elle était partie, le temps de recevoir les cendres elles aussi ; une autre fois, après une grande fête qui avait duré toute la nuit, elle a soin d'entendre la messe avant d'aller se coucher.

On ne peut pas s'empêcher de penser aussi que la Reine ressentait davantage l'obligation d'être pieuse, parce qu'elle pouvait craindre que les prières de son pécheur de mari ne fussent pas agréables à Dieu. Où va une monarchie de droit divin lorsque le monarque pêche gravement contre la loi divine ? Un jour, à l'Hôtel Dieu de Compiègne, on l'entendit adresser une prière à Saint Louis pour le royaume, qui arracha des larmes à toutes les personnes présentes. Et elle écrivait à un de ses correspondants : «*Demandez à Saint-Louis qu'il prie pour ses enfants et pour le royaume qu'il a gouverné*».

La charité de la reine était très grande, et elle se manifestait de façon très concrète, tout en restant toujours très discrète. Elle avait parfois la possibilité d'entrer directement en contact avec des malheureux, mais cela était rare, sauf lorsqu'elle visitait des maisons religieuses qui accueillait des malades^[31].

Elle faisait souvent ses charités par l'intermédiaire d'abbés qui lui recommandaient des cas intéressants et quelquefois par l'intermédiaire de correspondants éloignés. Un jour pourtant, sa charité avait pu s'exercer au grand jour : elle avait obtenu la grâce d'un jeune déserteur que des soldats conduisaient au lieu de son exécution. Comme elle manquait quelquefois d'argent pour les dépenses de charité qu'on lui demandait de faire, il lui arrivait de solliciter des personnes de son entourage, en attirant leur attention sur les cas qui lui paraissaient les plus intéressants^[32]. Elle pensait encore à ses aumônes au cours de sa dernière maladie, disant autour d'elle : il faut marcher pendant qu'il fait encore jour.

Pourtant, cette religiosité de la reine a été mal comprise et a fait l'objet autour d'elle de nombreuses critiques. Après la parution de l'Encyclopédie, lorsque la religion semble attaquée de toutes parts, la reine s'engage fermement pour la défendre. Elle ne se contente pas de s'inter-

dire à elle-même la lecture des ouvrages suspects, elle demande qu'ils soient corrigés et va jusqu'à les dénoncer aux censeurs ou au roi lui-même. Elle s'aventure alors sur un terrain qu'elle connaît mal, et on comprend mieux peut-être ici le jugement du marquis d'Argenson. Elle voudrait qu'Helvétius, le fils de son médecin, publie une édition expurgée de son livre *De l'Esprit* (1758), qui a fait scandale : il faut expliquer à la reine qu'un libraire ne peut pas faire de nouvelle édition avant d'avoir épuisé la première. Il lui arrive aussi d'intervenir contre un ouvrage dont on lui a parlé, mais qu'elle n'a pas lu^[33]. Voltaire critiquait en secret l'action de la reine dans ses lettres à Madame du Deffand et le duc de Richelieu, qui ne manquait pas d'humour, la raillait plus ouvertement de ses interventions intempestives^[34].

Une reine très humaine, une femme sensible, courageuse et clairvoyante.

Je ne voudrais pas terminer ce portrait de Marie Leszczyńska sans laisser, si j'ose dire, la parole aux peintres, qui ont su parfois saisir sa personnalité avec beaucoup de justesse. Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, les portraits officiels de Van Loo ou de Tocqué, qui la représentent vêtue de vêtements d'apparat et posant avec une majesté qui n'était pas dans sa nature. Mais il existe aussi des tableaux plus familiers, qui la représentent dans des poses plus détendues : dans le portrait de Nattier, qui se trouve à Versailles, elle est vêtue d'une robe rouge, garnie de fourrure ; son bras repose sur une console où l'on a disposé symboliquement la couronne, le manteau royal et le livre des Évangiles.

Nous nous attacherons plus particulièrement aux gravures conservées à la Bibliothèque municipale de Nancy : Certaines, datant apparemment des premières années de son mariage montrent une jeune femme souriante, sympathique, mais au visage assez ingrat, tandis que la dernière nous présente une femme déjà assez âgée, frileuse, ayant renoncé à plaire, mais au visage apaisé de bonne grand-mère. Le portrait qui nous retiendra le plus, et qui donne sans doute la meilleure idée de la personnalité de la reine est celui qui la représente avec le sourire indéfinissable d'une personne qui contemple le monde avec un détachement un peu amusé.

Il peut être rapproché de celui de Quentin Latour, exécuté en mai 1747, dont Sainte-Beuve nous a laissé une très pénétrante description : *«La reine est à mi-corps ; elle tient d'une main un éventail fermé, elle se retourne vers le spectateur comme quelqu'un qui pense et qui va dire une légère malice, une malice innocente... La lèvre fine, un peu mince, retroussée à l'angle, l'œil petit et brillant, le nez un peu mutin, tout respire dans cette physionomie, douceur, finesse, malice. Ignorez le rang, ignorez le nom,*

cette personne entre deux âges a certainement la répartie juste et à propos, le grain de sel sans amertume»^[35].

Marie Leszczyńska n'était pas belle, ce qui en ce siècle où les femmes devaient briller d'abord par leur beauté, était déjà un grand désavantage. De plus, elle ne possédait aucun talent exceptionnel ; elle avait sans doute de l'esprit, mais une forme d'esprit un peu lente pour l'époque, trop proche du bon sens qu'on lui avait inculqué et probablement aussi trop dénuée de méchanceté. Bien qu'elle fût très sensible aux ridicules des autres, elle les soulignait avec une certaine malice, mais sans appuyer, et en guérissant avec bonté la petite blessure qu'elle avait pu faire ; le plus souvent, elle dirigeait son ironie contre elle-même. Sa foi était profonde, appuyée sur une remarquable connaissance de sa religion, fécondée par une pratique quotidienne de la charité et surtout enracinée dans son histoire personnelle et l'histoire de sa famille. Dans les sentiments qu'elle a éprouvés à Wissembourg lorsqu'on est venu lui annoncer qu'elle était choisie pour devenir reine de France, il y a certainement eu quelque chose de comparable au Fiat de la Vierge Marie ; elle aussi a pu dire les paroles du Magnificat : *«Il a jeté les yeux sur son humble servante, et toutes les générations me diront bienheureuse»*. Mais elle a dû en même temps, dans sa modestie foncière, éprouver une peur effroyable de ne pas être à la hauteur de ce qui l'attendait. C'est en cela qu'elle nous touche. Elle a été humaine, très humaine, avec beaucoup de petites faiblesses qu'elle ne cherchait pas à masquer, mais en même temps un courage admirable, presque un héroïsme, qui forçait pendant sa dernière maladie l'admiration de son mari^[36].

Même si Marie n'a jamais eu la permission de se mêler de politique, elle a été très clairvoyante. La reine était pacifiste. Elle accepte d'assister à une revue militaire à Marly, mais seulement le 11 mai 1749 après la paix d'Aix-la-Chapelle : *«Elle avait toujours dit, nous apprend le duc de Luynes, qu'elle irait à la paix, ne pouvant voir sans une peine extrême, pendant la guerre, tant de braves gens, dont plusieurs vraisemblablement ne seraient plus à la fin de la campagne»*. Dans les lettres qu'elle adresse à son père, on voit qu'elle est scandalisée par l'interdiction des jésuites et elle critique ouvertement la faiblesse de son mari devant la fronde parlementaire. Mais en même temps, elle regrette comme lui qu'on ne puisse faire en France une réforme fiscale qui mettrait tous les ordres à contribution^[37]. Dans celles qu'elle écrit au président Hénault, elle se montre encore plus explicite et très inquiète sur l'avenir de la monarchie ; après avoir regretté de n'avoir pu, à cause de son rang, assister au dîner offert par le président Hénault à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, elle s'écrie *«C'est une sotte chose que d'être Reine. Hélas ! Pour peu que les choses continuent à aller comme elles vont, on nous dépouillera bien-*

tôt de cette incommodité». Et à une autre occasion : «*Voilà donc la fin de cette belle monarchie ! Car comment s'en relèvera-t-elle ? Quelle horreur ! Jugez ce que je souffre, étant moi*»^[38]. (Elle veut dire sans doute qu'elle comprend bien les choses, étant la fille d'un roi deux fois détrôné). On ne peut, vous le reconnaîtrez, refuser à cette reine qu'on disait assez sottise, le mérite d'une certaine clairvoyance, que n'ont pas partagée bien des gens pourtant réputés intelligents.

Marie n'a jamais cessé d'aimer et d'admirer passionnément son père, avec lequel elle était liée par une parfaite complicité et qui lui portait une véritable adoration. On le sent en lisant leur correspondance, ils se taquinaient, ils plaisaient, ils partagent les mêmes inquiétudes, ils se comprennent à demi mot^[39]. Triste, désabusée par son mari, dont la sollicitude auprès de sa femme malade est bien tardive, touchée dans ses affections les plus vives, après la mort de son fils et de son père, inquiète pour l'avenir du trône où monteront un jour ses petits-enfants, Marie veut montrer à tous, par un geste discret, mais symbolique comme elle les aime, qu'il y avait en elle deux personnes, la femme et la reine, et que la femme s'est sans cesse sacrifiée, par devoir, à la reine. Son corps, qu'elle a mis entièrement au service de la monarchie française, est conduit à la basilique de Saint-Denis, dans le tombeau des rois. Mais son cœur, qu'elle a toujours voulu garder pour elle-même, et pur de toute souillure, il appartient à sa famille : c'est à l'église de Bonsecours de Nancy, près du tombeau de ses parents, qu'elle souhaite le voir reposer.



Discussion

Le Président remercie Monsieur Bonnefont de sa conférence et insiste sur le fait que rien ne distinguait cette reine des autres personnes de la cour sinon sa distinction. Sa vie fut une succession d'épreuves affectives qui la marquèrent profondément et ce d'autant plus qu'elle n'a pu élever comme elle le voulait ses dix enfants. Enfin, le Président rappelle que la Reine fut la grand-mère de trois rois de France. La parole est ensuite donnée à nos confrères :

Monsieur Gaber revient sur le séjour de Stanislas à Wissembourg au cours duquel Stanislas était dans une situation préoccupante. Ensuite, il nous rappelle que la future reine de France, la deuxième fille du couple, n'était pas la préférée de sa mère, et ne devait pas être à priori choisie, mais sa sœur aînée qui devait décéder à l'âge de 18 ans. La future reine a eu très tôt la certitude d'avoir été choisie par Dieu.

Monsieur Bonnefont reprend cette idée et signale qu'à Wissembourg, deux régiments avaient pour mission de protéger Stanislas : l'un était le régiment de la reine et l'autre du dauphin. Plus tard, Marie a interprété ces dénominations comme un signe de son destin.

Maître Berlet, reprenant un point d'histoire en évoquant le séjour du roi à Metz, au cours duquel le souverain était tombé malade, rappelle que la reine se précipita à Metz pour s'excuser de n'avoir pas été celle qu'elle aurait dû être ; le roi l'aurait rassurée sur ce point. Enfin, lors du retour de la reine à Paris, après avoir rencontré Stanislas et lui avoir fait ses adieux, ce dernier se serait précipité sur la route pour rattraper la reine et lui dire à nouveau un dernier adieu. Ce devait être le dernier puisqu'il allait mourir peu après.

A propos du premier point, Monsieur Bonnefont raconte que le roi fut très mécontent de ce voyage de la reine à Metz parce qu'elle avait amené avec elle le dauphin. Le roi aurait dit que ce dernier était venu comme le fils d'un notaire de province venu recueillir l'héritage de son père ! Par ailleurs, ce voyage de la reine à Metz lui a permis aussi d'aller à Lunéville, et c'était la première fois, rendre visite à sa mère qui allait décéder trois ans plus tard. Elle souhaitait aussi se rendre à Saverne, visiter le palais que se faisait construire le Cardinal de Rohan, mais elle n'en eut pas l'autorisation.

Chronologie de la Vie de Marie LESZCZYNSKA.

- 23 juin 1703 : Naissance de Marie, à Breslau, en Pologne.
- 12 juillet 1704 : Son père Stanislas Leszczyński est élu roi de Pologne.
- 1709 : Défaite de Charles XII à Poltava. Stanislas perd son trône, sa famille est condamnée à l'exil. Séjour de Stanislas et de sa famille à deux-Ponts (Zweibrücken).
- Janvier 1720-1725 : Séjour de Stanislas et de sa famille à Wissembourg.
- Lundi de Pâques 2 avril 1725 : Un courrier du duc de Bourbon adressé à Stanislas demande sa fille en mariage pour le roi de France.
- Avril-mai 1725 : Renvoi de l'infante d'Espagne, Marie Anne Victoire : elle quitte Versailles dès le 5 avril, mais ne franchit la frontière que le 17 mai.
- 27 mai 1725 : Annonce officielle par Louis XV de son mariage.
- 15 août 1725 : Mariage par procuration, à Strasbourg, suivi le 5 septembre de la bénédiction nuptiale à Fontainebleau.
- 1727-1737 : Naissance de dix enfants : Elisabeth et Henriette, 17 août 1727 ; Louise, 28 juillet 1728 (morte le 19 février 1733) ; le dauphin Louis, 4 septembre 1729 ; le duc d'Anjou, 30 août 1730 (mort le 8 avril 1733) ; Adélaïde, 23 mars 1732 ; Victoire, 11 mai 1733 ; Sophie, 27 juillet 1734 ; Félicité, 16 mai 1736 ; Louise, 15 juillet 1737.
- 18 octobre 1735 : La duchesse de Luynes devient dame d'honneur de la reine.
- 1738 : Année tournante. Révélation de l'infidélité du Roi. La reine est séparée d'une partie de ses enfants : Victoire, Sophie, Félicité, Louise sont envoyées à l'abbaye de Fontevault. Mort de Félicité en 1744. Retour de Victoire en 1748, de Sophie et Louise en 1750.
- 26 août 1739 : mariage par procuration d'Elisabeth avec l'infant d'Espagne, don Philippe. Elle part pour l'Espagne le 31.
- Septembre 1741 : Accouchement d'un fils du roi qu'on surnomme le «demi-louis» et mort de sa mère Madame de Vintimille, qui avait été en même temps que sa sœur la maîtresse du roi.
- Août 1743 : Madame de la Tournelle, plus tard duchesse de Châteauroux est la maîtresse en titre du roi. Elle obtient le renvoi de sa sœur Louise de Mailly.
- 8 août 1744 : Annonce de la maladie de Louis XV à Metz. Marie, accompagnée du dauphin, se rend auprès de son mari ; effrayé par la crainte de l'enfer, il promet le 13 août de renvoyer sa maîtresse. La reine passe quelques jours à Lunéville chez ses parents.
- 8 décembre 1744 : Mort de la duchesse de Châteauroux. Deuil du roi, qui s'enferme à Trianon.

- 24 février 1745 : Mariage du dauphin Louis avec la princesse espagnole Marie-Raphaëlle, morte en couches le 22 juillet 1746. Le Roi y rencontre Jeanne Antoinette d'Étiolles.
- 10 septembre 1745 : Installation à Versailles de Madame de Pompadour.
- 9 février 1747 : Second mariage du dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe.
- 12 septembre 1751 : Naissance du duc de Bourgogne, mort en mars 1761.
- 23 août 1754 : Naissance du duc de Berry, le futur Louis XVI.
- 5 janvier 1757 : Attentat de Damiens, Louis XV est légèrement blessé.
- 11 septembre 1763 : Mort de la duchesse de Luynes, dame d'honneur et grande amie de la reine.
- 15 avril 1764 : Mort à Versailles de Madame de Pompadour.
- 20 décembre 1765 : Mort à Fontainebleau du dauphin Louis.
- 23 février 1766 : Mort à Lunéville de Stanislas Leszczyński.
- 13 mars 1767 : Mort de la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, tuberculeuse comme son mari.
- 24 juin 1768 : Mort de Marie Leszczyńska, à Versailles. Jeanne Bécu, future Madame du Barry, est la maîtresse du Roi depuis le mois de mai.



Notes

- ^[1] Marquis d'Argenson. Journal et Mémoires, 9 volumes, Paris, 1859-1867. *«Elle n'est ni haïe ni aimée. Elle attire par quelques attentions, elle rebute en rendant son amitié banale... Elle n'a rien à elle dans ce qu'elle dit et ce qu'elle prétend sentir... Elle est charitable par bigoterie, et dévote d'une superstition étrangère»*. Ce texte date de 1735.
- ^[2] Abbé Liévain B. Proyart : Vie de Marie Leszczyńska, reine de France, parue en 1794. Réédition Sicre éditions, 169 pages, Paris, 2002.
- ^[3] Duc Albert de Luynes : Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes par MM. L. Dussieux et E. Soulié, Paris, Firmin Didot, 17 volumes. Ils contiennent aussi des correspondances échangées avec la reine.
- ^[4] Madame du Deffant : Correspondance complète, par M. de Lescure, 2 volumes, Paris 1865, rééditée en 1989 par Slatkine Reprints, Genève. Voir l'Appendice. Le texte provient du duc de Luynes, qui écrit le 8 décembre 1748 : *«Il y a deux ou trois jours qu'une femme, qui a de l'esprit, a envoyé à Mme de Luynes un portrait de la reine très ostensible, très bien écrit, on en trouve la copie ci-jointe»*. (Mémoires, Tome I, Introduction, p 458).

- [5] Pierre Boyé : Lettres de Stanislas à sa fille. Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1899-1900.
- [6] Jean-Louis Coster, jésuite : Oraison funèbre de la reine, prononcée dans l'église du Collège de Nancy, le 12 du mois d'août 1768. Sigisbert Coster : Oraison funèbre de très haute, très puissante et excellente princesse Marie, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre, prononcée aux Nouveaux Convertis, le 9 du mois de mai 1768. Le panégyrique prononcé par ce dernier est particulièrement intéressant : comme il ne cherche pas à glorifier la reine à tout prix, mais plutôt à la décrire comme un modèle que chacun doit pouvoir atteindre, cet habile apologiste insiste beaucoup sur les vertus humaines, avant de mettre l'accent sur les souffrances de la reine.
- [7] Louis XV disait en 1721, après le mariage du duc de Boufflers : *«J'ai aussi présentement une femme, mais je ne pourrai coucher de longtemps avec elle»* (Michel Antoine, Louis XV, Arthème Fayard, 1989, p 97).
- [8] Michel Antoine : Louis XV, p 152. *«Des conciliabules rassemblèrent à Fontainebleau autour de M. le Duc, les 6, 29 et 31 octobre, les maréchaux de Villars et d'Huxelles, un ancien ambassadeur le comte de La Marck, bon connaisseur des cours d'Europe, Morville et son premier commis Pecquet, et enfin M de Fréjus. Ils conclurent à la nécessité de renvoyer l'Infante, mais d'attendre qu'une nouvelle fiancée fût choisie pour informer la cour d'Espagne de cette résolution»*.
- [9] Le Conseil du Roy sur son mariage fait partie d'un recueil intitulé Poésies sur le mariage du Roy, publié à Strasbourg en 1725. Sur l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Nancy, on l'a attribué de manière absurde au père Ernest Leslie, qui était alors âgé de 12 ans et en avait passé 10 en Ecosse. L'attribution à Patouillet, qui est donnée par le Dictionnaire de Michaux et par Sommervogel, est confirmée par les initiales LPJ (Louis Patouillet, jésuite) et par l'indication de la musique de scène a été composée par le père «Patouille». Dans ce poème, il imagine le Roi de France consultant successivement pour trouver une épouse : les Grâces, Mnémosyne, la Pudeur et la religion, qui ont chacune leur candidate. C'est à la Religion qu'il donne la préférence, mais les autres n'ont pas lieu de se plaindre : elles avaient choisi exactement la même princesse ! Le Mérite heureux a été représenté le 23 juillet 1725 à Strasbourg par les écoliers du Collège royal Louis le Grand devant leurs majestés la future Reine de France, le Roi et la Reine de Pologne, puis le 27 devant son Altesse Royale la mère du Roi de Pologne. On y trouve de nombreuses allusions qui mériteraient d'être éclaircies davantage. La Fortune, qui veut venger Stanislas de ses déboires immérités, la France, qui désire un héritier pour le trône et l'Hymen ont réuni leurs suffrages sur Marie. Mais tout n'est pas réglé pour autant. Il faut encore consulter *«La prudente Pallas, dont la seule sagesse, préside au conseil de Louis. C'est elle qui conduit sa docile jeunesse»*. Ce personnage allégorique désigne évidemment le cardinal de Fleury.

- [10] On trouve dans la Lettre à Louis XIV, de Fénelon, des paroles très dures pour le souverain : *«Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais hélas! Vous ne comprenez point ces vérités, comment les goûteriez-vous ? Vous ne connaissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur et vous ne faites rien pour le faire connaître»*. (Collection du Sablier, Neuchâtel, 1961, p 69-70). Cette lettre non datée est supposée de 1694. Beaucoup de gens devaient penser comme lui que les malheurs de la France seraient évités sous un prince vraiment chrétien.
- [11] On trouve le texte du discours dans Alfred Leroy, Marie Leczinska et ses filles, Albin Michel 1940, p 49.
- [12] Longtemps après, Marie Leszczyńska évoquait des faits qu'elle interprétait comme les signes d'une véritable prédestination : en s'établissant à Wissembourg, Stanislas avait été protégé par deux régiments français, l'un était celui de la Reine, et l'autre celui du Dauphin.
- [13] On trouve ce reproche sous la plume de Jean de Viguierie dans son Histoire et Dictionnaire du temps des Lumières, Robert Laffont, collection Bouquins, p 1161.
- [14] Lettres de Marie Leszczyńska au cardinal de Fleury : *«Je suis bien touchée, lui écrit-elle un jour, des questions que le roi vous a faites au sujet de mon voyage. Vous pouvez l'assurer de l'impatience où je suis de l'aller trouver et je voudrais déjà y être. Je vous prie de le faire ressouvenir quelquefois d'une femme qui l'aime tendrement»*. On lit dans une autre lettre : *«Faites moi le plaisir de le faire souvenir d'une femme qui l'aime plus que sa vie, n'ayant d'autre satisfaction que de la passer avec lui»*.
- [15] De son côté, la duchesse de Châteauroux disait : *«Je suis de l'opium pour la reine ; dès qu'elle me voit, elle s'endort»*. Alfred et Jeanne Marie: Versailles au temps de Louis XV (1715-1745), 617 pages, Imprimerie Nationale, Paris 1984. Nous avons emprunté à cet ouvrage beaucoup de détails sur la vie de la reine.
- [16] A ce propos, on raconte une anecdote qui a été souvent utilisée pour montrer à quel point la reine était superstitieuse et qui, selon moi, doit être interprétée autrement. Après la mort tragique de la duchesse de Châteauroux, qui avait bouleversé Louis XV, Marie Leszczyńska était elle aussi très émue, et peut-être pénétrée du remords de l'avoir détestée. Elle n'arrivait pas à s'endormir, et éprouvait des frayeurs nocturnes : *«Et si cette pauvre Madame de Châteauroux revenait?»*, disait-elle à sa femme de chambre. Que Votre Majesté se rassure, lui répliqua cette dernière, si elle revenait sur terre cette nuit, ce n'est certainement pas vous qu'elle irait voir en premier ! Elles éclatèrent de rire toutes les deux et la reine retrouva le sommeil.

- [17] On rapporte une anecdote au sujet de leur première rencontre. Le protocole voulait que la nouvelle dauphine porte sur elle le portrait de son père ; mais quand elle s'est présentée à la reine, elle avait avec beaucoup d'intelligence et de cœur remplacé cette image par celle de Stanislas ! La reine fut certainement conquise par ce geste qu'elle aurait été capable de faire aussi, dans la même circonstance.
- [18] «Je suis ravie, mon cher Président, de ce que vous aimiez saint Jérôme, écrite par exemple au président Hénault. Je lis actuellement ses lettres, ou plutôt je les relis». *«Je lis un livre qui m'enchant, c'est l'Histoire de saint Louis par Joinville. C'est un vieux bouquin que j'ai eu peine à trouver»*. «Je suis très contente des Lettres de Madame de Maintenon, que vous m'avez envoyées ; la solidité n'y est pas sèche. Je ne suis encore qu'à la moitié du premier tome : ce qui me plaît beaucoup, je ne puis le lire vite... Je ne suis pas surprise que vous lisiez avec plaisir les Lettres de Madame de Maintenon : tout s'y trouve, morale et amusement». Mais contre le président Hénault, elle n'hésite pas à prendre la défense de Madame de Sévigné : *«je trouve qu'on peut les louer toutes les deux sans les comparer»*. Lettres inédites de la reine Marie Leszczyńska et de la duchesse de Luynes au président Hénault, par M Victor des Diguères, 467 pages, Paris, H. Champion, 1880.
- [19] Le duc de Luynes écrit : *«Sa grande piété et sa vertu, qui viennent du tempérament et de l'éducation, l'ont mise à portée de jouir d'une liberté que jamais reine n'avait eue jusqu'à présent ; elle a au moins deux heures de temps à être dans ses cabinets le matin, et trois ou quatre les après-midis, les jours qu'elle ne va point l'église ; dans ses heures particulières, elle voit qui elle veut, hommes et femmes à son choix ; mais quoiqu'elle aime le ton de galanterie accompagné d'esprit et de prudence, et qu'elle entende parfaitement ce langage, elle n'a nulle idée du mal, elle n'en a que de l'horreur. Le caractère naturel, soutenu par une piété vraie et éclairée, est le plus sûr de tous les préservatifs»*. Introduction aux Mémoires, Tome I, p 28-30.
- [20] Le président Hénault n'était pas avare de louanges envers la reine. Madame du Deffand fait un portrait tout en nuances du président Hénault, qui avait été longtemps son amant : *«Sa vanité lui donne un extrême désir de plaire, sa facilité lui concilie tous les différents caractères, et sa faiblesse semble n'ôter à ses vertus que ce qu'elles ont de rude et de sauvage dans les autres. Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler»*. *«Cette impétuosité qui serait un défaut en tout autre, est presque une bonne qualité en lui : elle donne à toutes ses actions un air de sentiment et de passion qui plaît infiniment au commun du monde; chacun croit lui inspirer un intérêt fort vif»*. Quant à Moncrif, qui était un homme affable et dévoué, il avait lui aussi un certain talent pour trousser le madrigal. Il avait offert pour étrennes à la reine à la fin de décembre 1754 une petite corbeille contenant un miroir et ces quelques vers : *«Immortelle Sophie, hâtez-vous de connaître / Quel est de ce miroir le pouvoir enchanteur. / On s'y voit, non tel*

qu'on croit être, / Mais tel qu'on est par l'esprit, par le cœur / Hélas ! Il me rendit importun, odieux, / Et ce n'est plus qu'en vous que mon espoir se fonde; / Consultez le, goûtez le sort le plus heureux. / Oui, vous allez jouir d'un bonheur sans exemple, / Dès que vous vous verrez avec les mêmes yeux / Dont tout l'univers vous contemple». Moncrif souligne ici habilement un trait du caractère de la reine : alors que beaucoup de gens se surestiment, elle a au contraire tendance à se déprécier, à se détester. (Mémoires du duc de Luynes, XIII, p 419).

- [21] On cite le cas du jeune duc Joseph Marie de Boufflers, fils du maréchal de Boufflers, beau et séduisant, qui vouait à la reine un véritable culte. A la mort du chevalier d'honneur de la reine, M. de Nangis, en octobre 1742, pour éviter les commérages, elle résista à la tentation de la choisir pour lui succéder. Désespéré, il sollicita un commandement et partit pour les armées. Lorsqu'il mourut en 1747, la reine fut très affligée, si bien que le roi, pour la consoler, lui fit présent du portrait de ses deux filles de Fontevault.
- [22] Après la prise de Prague par nos ennemis, la conversation roulait sur la cruauté des Cosaques (dont la reine avait de bonnes raisons d'avoir peur!). Et s'ils venaient jusqu'à Paris ? *«Vous me défendriez, n'est-ce pas, M. de Tressan, si j'étais attaquée par eux ?»*. *«Certainement, Votre Majesté, répondit-il, je me battrais pour vous qu'il y ait péril de ma vie. -Et si vos efforts étaient inutiles ? -Madame, il m'arriverait comme au chien qui défend le dîner de son maître : après l'avoir défendu de son mieux, il se laisse tenter d'en manger comme les autres».*
- [23] On lit dans l'Introduction aux Mémoires du duc de Luynes ces lignes écrites par le duc : *«La reine a marqué l'inquiétude la plus vive et l'amitié la plus tendre ; elle a voulu pendant tout le temps du danger avoir sept ou huit lettres par jour, indépendamment des bulletins... Actuellement, même que tout danger est passé et qu'il n'y a plus de bulletin depuis trois ou quatre jours, la reine veut encore quatre ou cinq lettres par jour. Elle a la bonté de faire réponse au moins une fois tous les jours».* (Mémoires, tome I, p 40-41)
- [24] Il existe au Musée Lorrain à Nancy, un portrait de Marie en vestale, peint par Stanislas.
- [25] Mémoires du duc de Luynes, XIII, p 129. Madame de Campan, dans ses Mémoires, citées par des Diguères, confirme ce goût de la reine pour la peinture : *«Elle entreprit de peindre quatre grands tableaux chinois, dont elle voulait orner son salon intérieur...»*. En fait, comme elle nous l'explique, elle a modestement collaboré au travail du peintre Vieu : *«La reine, tous les matins, sur le travail indiqué, venait placer un peu de couleur rouge, bleue ou verte, que le maître préparait sur la palette dont il garnissait à chaque fois son pinceau, en répétant à chaque fois : Plus haut, plus bas, Madame, à droite, à gauche».*

- [26] Dans une lettre au duc de Luynes, datée du 14 mai 1751, elle se plaint ainsi de son séjour à Marly : *«Il pleut à verse dans ce moment... J'ai déserté le salon hier, il y faisait un vent aussi fort que dans le jardin; ma fuite ne m'a pas empêchée d'y gagner une fluxion... Je suis actuellement dans mon petite cabinet bleu; il faut le quitter pour aller me divertir, car c'est l'heure»*. Dans une autre correspondance, elle énumère tous les défauts du salon de Marly : c'est «la pénitence des cinq sens», il aveugle, il fatigue les oreilles, il rend les mains malpropres, l'odorat est infecté et qui plus est, la chère est médiocre ! Ce dernier reproche n'est sans doute pas le moindre, car on sait que la reine était une bonne mangeuse.
- [27] Cette citation, comme celles qui suivent, sont tirées des Lettres inédites de la reine au président Hénault, déjà citées plus haut. Ces lettres ne sont jamais datées par la reine, lorsqu'il y a une date, elle a été ajoutée par le président.
- [28] *«J'ai entendu le père Elisée, c'est un beau discours; c'est parler, mais ce n'est point prêcher»*.
- [29] Le Pape, en 1736, a envoyé solennellement à la reine une rose d'or, cadeau symboliquement réservé aux souveraines les plus recommandables par leur foi.
- [30] La dévotion au Sacré-Cœur était complémentaire du culte rendu au Saint-Sacrement. Mais elle marquait tout de même une évolution dans la spiritualité. A une époque où l'on insistait surtout sur la majesté et la puissance de Dieu, elle ramenait les regards sur l'humanité, la tendresse, la bonté du Christ envers les hommes. Elle était vivement combattue par les Jansénistes, pour qui Marie n'eut jamais la moindre sympathie.
- [31] Lorsqu'elle visitait une maison religieuse, elle demandait toujours à voir en premier lieu l'infirmerie, pour apporter réconfort aux malades. A Compiègne, on la vit même, par humilité, aider une malade à mettre une chaussure.
- [32] On a noté, avec une certaine malignité, que la reine avait tout de même laissé à sa mort un peu d'argent à ses héritiers. Outre que cette somme n'était pas considérable, il faut faire remarquer qu'elle avait recueilli peu de temps auparavant l'héritage de Stanislas.
- [33] Le duc de Luynes écrit, le 7 octobre 1755, à propos de l'Orphelin de la Chine : *«La reine a dit au roi qu'on lui avait dit qu'il y avait quelques endroits suspects sur la religion et aussi sur l'indépendance. Une heure après, il lui a envoyé M de Saint-Florentin, pour qu'elle ordonnât ce qu'elle voulait qu'on retranchât; elle dit qu'elle ne l'avait pas lu...»*.
- [34] On avait joué à Fontainebleau en octobre 1753 une comédie intitulée le Mercure galant, qui avait choqué la reine, *«non seulement par rapport à elle, mais par rapport à ses filles»*. Le duc de Richelieu l'ayant appris, a fait copier sur des billets tous les endroits de la pièce qui avaient été

désapprouvés et fait joindre à chacun une aumône dont le montant variait «avec le plus ou moins d'indécence des expressions». C'était une façon de se moquer de la reine qu'on trouva «ingénieuse». (Mémoires du duc de Luynes, tome XIII).

- [35] Texte cité dans des Diguères. A l'époque, un obscur poète, M de Lieudé de Sepmaville, avait déjà dit à propos de ce tableau : *«L'aimable vérité se montre sur sa bouche / Et l'on voit son cœur dans ses yeux»*.
- [36] Louis XV écrivant à son petit-fils, l'infant Ferdinand de Parme, lui décrivait successivement tous les progrès de la maladie. Sa lettre du 9 mai 1768 souligne le courage de la reine : *«La reine baisse à vue d'œil de corps et d'esprit, et l'on peut s'attendre d'un moment à l'autre à la perdre... Dans cet état-là, elle a été à la messe à la chapelle et y est retournée l'après-midi à vêpres, complies et salut. Cela est incroyable»*.
- [37] Pierre Boyé : En juin 1763, le père et la fille évoquent un ouvrage nouvellement paru qui s'intitule Discours des richesses de l'état; il préconise une réforme fiscale qui établirait une taille réelle sur les terres et une taille personnelle qui ne serait payée que par les plus riches de chaque classe. A sa fille qui l'a interrogée à ce sujet, Stanislas qu'il est très favorable à cette mesure : *«mais malheureusement, je désire trop passionnément la voir réaliser pour l'espérer»*.
- [38] Ces deux citations se trouvent dans des Diguères, ouvrage cité, p 53 et 54.
- [39] Lorsque Marie suggère à son père un possible remariage avec la princesse Christine, sœur de la Dauphine, il répond : *«Votre idée sur mon mariage avec la princesse Christine m'a fait crever de rire... Je me chatouille pour rire sur votre projet de mariage. Je viens d'apprendre que ma prétendue épouse est terriblement laide. Vous jugez bien que je ne voudrais pas me marier sans vous donner une belle mère et non une laide»*. Dans P. Boyé.